

*(Texte élaboré à partir d'un rêve)*

## LE CABRIOLET

Sur la route déclive, entre les pins, fuse le cabriolet beige. Francis et Tom reconfigurent le monde. Ils en oublient le paysage, les virages, et même, qu'ils sont assis dans une automobile. Le régime du moteur monte haut, Francis change enfin de vitesse. En cette fin d'après-midi, leur plaisir de vivre est toujours aussi dense ; mais ils le remuent un peu, à coups d'humour et de credo... Ils reviennent du « grand Sud », où ils ont vu une terre irradiée de chaleur, carbonisée sous les pastels : les Balkans. Lumière vive, corps mirifiques, senteurs exaltantes : tout ressemblait aux épices du bonheur ; du moins pour ceux qui ont cette chance : l'insouciance, et n'ont pas trop encore, ces frustrations qui crispent le naturel comme les bogues de châtaignes...

Cyan et jaune, une pancarte annonce le relais du Malvidi. Le cadre est bucolique. Tom s'enquiert : « un petit café » ? Francis hésite : rien ne presse... Ils avisent enfin une sorte de chalet, à moitié masqué par la végétation, légèrement en retrait de la route. Plusieurs voitures sont garées alentour. L'endroit leur plaît, Francis s'engage dans l'allée qui mène à l'établissement. Plein de gens sont éparpillés, derrière les tables, sous les platanes. Ils laissent la voiture au milieu de la cour et commandent leur consommation au comptoir. Là-dessus, Francis va demander le chemin des toilettes. Le barman, un gros moustachu, lui montre la sortie et commente :

- À l'extérieur et derrière, faites le tour par la gauche...

---

Il fait chaud. Tom se mire, bercé par les pales du ventilateur et les soupirs du percolateur ; bruissent, les conversations en fond sonore. Il laisse aller son esprit : à l'étale, une mer de tranquillité recouvre son monde... Au bout d'un moment, un flash le remet au présent. Il regarde, à côté de lui, la tasse toujours pleine et le tabouret inoccupé : « mais que

fait Francis, il en met du temps ! »... Il se retourne : perceptiblement, le jour décline. Dans ce mouvement, il remarque, à l'autre bout du comptoir, le barman qui observe la cour, semble-t-il, d'un air entendu, en compagnie de deux autres hommes qui sirotent : certainement, un point de vue intéressant... Qu'importe ! Tom ne s'attarde pas à cette considération, il replonge dans sa rêverie.

Francis ne revient toujours pas : près d'une heure s'est écoulé depuis son départ. Tom s'impatiente, il s'approche à son tour du gros moustachu, et se renseigne : « Francis aurait-il dit quelque chose de particulier » ? Avec un geste de dénégation, le barman réitère ses indications, à propos des toilettes, et ponctue d'un évasif mouvement d'épaule. Un brin contrarié, Tom sort, regarde brièvement les tables, dehors, et les attablés : il n'y recense point une tête familière. Raclant ses semelles et indécis, il contourne alors le bâtiment. Il débouche sur une arrière-cour bordée de communs. La guérite du coin d'aisance, bien signalée, est du reste porte close. Il tape dessus et appelle :

- Francis ! Tu es là ?

Pas de réponse... Quelques instants plus tard, sort une jeune fille qui le regarde par en-dessous. Timide, elle s'esquive si promptement, qu'il peut juste articuler deux mots d'excuse dans son dos. Il n'est pas plus avancé : « c'est fort de café ! Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ? Il m'aurait prévenu s'il partait se balader... Bon ! Je ferais mieux de retourner là-bas ».

Il revient sur ses pas, décidé à ne plus s'éloigner. En regardant machinalement par une baie, il surprend un groupe de minets, en plein conciliabule, qui allongent leurs figures enluminées vers le cabriolet, garé en face. Une fois rentré, il se sent observé sur toutes les coutures, dans son dos. Il adopte une contenance désinvolte : peau d'ours et pot de bière, petites mirettes et cigarette : banal ! Et comme il se sent partir sur le toboggan d'un malaise diffus, il préfère se retirer peu après dans la voiture. Là, il se prend la tête à deux mains et se met sérieusement à cogiter : « ... Et premièrement, se fixer un délai honnête avant de sonner le tocsin : pas s'affoler... En plus, je n'ai même pas les clefs : j'ai pas l'air con s'il faut bouger ! Il n'a quand même pas fait le spéléo dans les latrines »...

-----

Le soir tombe, Tom sort de son « tabernacle » et rabat la capote. Il téléphone à tout hasard aux parents de Francis, pour leur toucher deux mots de « l'évaporation » du fils. Ils les attendent pour dîner. Eux aussi sont étonnés :

- ... Non, Tom, pas depuis hier soir : vous étiez en Italie à ce moment-là. Il t'a vraiment rien dit ?

- Mais non !

- Ce n'est pas dans son caractère, de but en blanc, sans explications, de laisser quelqu'un en plan.

- J'en suis convaincu, mais, inutile de trop s'inquiéter ; car enfin, si quelque chose de grave était arrivé, j'en aurais eu des échos depuis le temps ! Nous ne sommes pas en Patagonie, ici, et la voiture est toujours là...

- Mais depuis combien de temps, il s'est absenté ?

- Oh ! deux heures presque, maintenant ! Bon ! Je vais aller aux nouvelles, faire le tour, et sérieux, cette fois. Je vous rappelle.

- C'est cela, entendu ! N'attends pas une seconde en cas de problème. On compte toujours sur vous, ce soir, comme convenu...

Tom fait le tour des tables, à l'intérieur comme à l'extérieur, il donne le signalement de Francis et demande si quelqu'un l'a vu. Sa démarche n'aboutit à rien, si ce n'est récolter des regards compatissants, pour le mieux... En vérité, le renouvellement des clients s'opère : beaucoup sont arrivés, d'autres sont repartis durant ces deux dernières heures : les lorgneurs de belle voiture, avec ! Aussi Tom a-t-il peu de chances de cristalliser un souvenir chez les gens, à part le personnel du Malvidi peut-être ; mais ceux-là sont plutôt du genre élusif et plastifiant. Francis a disparu. Tom se lance dans une quête aux alentours, la bouche sèche en ce crépuscule d'été. Il veut en avoir le cœur net, avant d'appeler à l'aide.

-----

Enfoncé au creux du chemin, il distingue à peine la grange, derrière une haie de noisetiers et chèvrefeuilles. Le relais du Malvidi doit être à trois cents mètres, guère plus. Tom, pris d'une inspiration subite, s'est lancé dans ce sillon. Il rentre dans la cour et s'approche, hésitant, du bâtiment. Il appelle : rien ! ... Tout est fermé, hormis une petite fenêtre. Devant le panneau coulissant de l'entrée, là où le sol est piétiné, il ramasse un petit répertoire-calculette qu'il reconnaît pour appartenir à Francis. Son ami est donc passé par cet endroit ; il y a de fortes

probabilités, en tout cas ! À savoir si c'était de gré ou de force ? ... Du temps qu'il s'interroge, Tom a longé la grange ; le voilà devant la petite fenêtre. Il jette un coup d'œil à l'intérieur et là, il reste stupéfié, suspendu au châssis : Francis est allongé sur le sol, sur le dos, les jambes à l'air ; et ; deux jeunes femmes qui portent juste leurs dessous affriolants, s'amuse avec lui. Dans la pénombre, leurs corps de liane ondulent lascivement, ils vont et viennent. Francis doit plutôt apprécier cette domination : on voit à peine le haut de sa tête sous l'arche callipyge ! Fantasmagorique vision, Tom en frissonne... Mais la nymphe, perchée sur la poitrine de son ami, écarte un peu les cuisses et Tom voit l'anguille sous roche : il découvre le bâillon. L'infortuné Francis, il ne risque pas de tirer la langue, lui, au moins !

Tom avise une porte métallique à côté et saisit la poignée, mais rien ne se passe : la porte est fermée à clef ou verrouillée de l'intérieur. Il tambourine, se jette dessus, agrippe la poignée, encore ; si bien qu'elle lui reste dans les mains. Il l'expédie de dépit dans les carreaux et se rue de toutes ses forces sur l'obstacle, à coups de pied, à coup d'épaule. La porte cède et la chambranle vient avec, Tom se retrouve après un soleil, aux pieds des filles qui crient et paniquent. L'inconfort de son ami finit de lui apparaître : celui-ci est proprement ligoté. Ni une ni deux, Tom entreprend de le libérer ; pendant ce temps, les filles s'enfuient, pieds nus et presque nues ; ce qui l'indiffère.

- Eh bien ! mon vieux ! ... Tu m'apprendras le coup pour se faire essuyer comme ça !

- Fous-toi de ma gueule, c'est le moment !

- Comment tu...

- Attends ! le comment, ils vont te l'expliquer, eux...

Francis, à peine debout, à peine débâillonné, montre l'entrée de la cour : un groupe d'hommes accourent, peu amènes. Le gros moustachu du Malvidi est avec eux.

- T'as compris, maintenant ? Prépare ton râble : ça risque d'être chaud !

- Que veulent, ces gredins ?

- Je l'ignore...

Mines patibulaires, bedons et bâtons en avant, leurs visiteurs tentent de pénétrer ; mais ils n'y parviennent guère : nos deux amis les en empêchent vivement, à coups de prises et savate. Dans l'étroite ouverture, l'avantage du nombre se réduit, il est bientôt nul. La place

dégagée, Francis et Tom se déhalent ; le premier repassant ses effets dare-dare. Leur adversaires, une bonne demi-douzaine, ont pris du gîte et peinent à respirer...

De retour dans la cour, devant le Malvidi, une surprise de taille les attend, une de vraiment malencontreuse pour eux, pressés de partir sans délai. La voiture a disparu, et dans l'espace sous les platanes, il ne reste qu'un petit groupe de personnes âgées. Ils sont dans le pétrin, et le soleil ne laisse qu'un albédo dans les nuages, comme pour donner un dernier sursis avant la nuit. Tom grommelle, Francis est plus flegmatique.

- Manquait plus que cela ! J'ai bien vu de drôles de zouaves, tout à l'heure, mais ils étaient partis avant que je me mette à ta recherche.

- Cherche plus justement : j'ai plus les clefs...

Francis sort les mains de ses poches qu'il triturerait :

- Et il ne faut pas demander où elles sont ! J'ai pas pris le temps de vérifier...

- Tu veux qu'on retourne là-bas ?

Francis décline l'offre d'un geste désabusé ; puis, suggestif, laisse tomber :

- À quoi bon ?

- Quoi ? Tu crois ! Les filles ? ...

Francis acquiesce.

- Ah ! ça, c'est ce qui s'appelle se faire essuyer, alors ! Et tes papiers, ton oseille ?

- Plus rien, je te dis ! on est marron...

- Ah ! les salopes ! Il faut que tu m'expliques...

- Tout à l'heure, l'explication de texte ! Pour le moment, trouvons un moyen de nous barrer au plus vite : je la sens mal ici !

Ils abordent les derniers clients et confient, sans détours, leurs mésaventures. Ils déduisent une complicité du personnel, ici, en partie au moins, et Francis conclut par la nécessité de déposer plainte au plus tôt, au plus près. Ils ont de la chance de convaincre assez vite de leur sincérité et décident les autres, à leur servir de coche. Le « repli » s'effectue en bon ordre. Dans la voiture qui les emmène vers la gendarmerie, Francis prévient ses parents au moyen d'un téléphone portable.

- ... Quelle histoire ! Tu t'es arrêté à l'Auberge rouge ou quoi, mon fils !...

-----  
- D'où venez-vous ?

L'adjudant lisse son guidon de vélo, y plante comme une défense son stylo. Il a l'air d'un morse, l'œil torve. Tom et Francis se regardent, interloqués : l'accueil laisse à désirer ! Pour un peu...

- Je vous ai posé une question.

- Nous revenons d'un voyage en Grèce.

- Grèce ? Hum ! Il y en a qui ont de la chance... En voiture ?

- Exactement : la Mercedes qu'on m'a volée.

- Oui, je vois... Et vous n'avez pas les papiers, dites-vous ?

- Évidemment, on m'a volé aussi mon porte-feuille, avec ce qu'il contenait, et les clés dudit véhicule.

- Sale histoire ! Nous allons voir cela. Mais il y a une embrouille : monsieur Crépier, propriétaire du Malvidi, vient justement de m'appeler, il a l'intention de porter plainte, lui aussi, comprenez-vous ?

- Ah ! non, pas très bien...

- pourquoi au juste ?

- En résumé : pour agression, détérioration de biens et tentative de viol.

- Hein ?

- Inutile de préciser qui, il charge, je suppose ?

Tom et Francis se lèvent en chœur, bousculant leurs chaises, traits révulsés, ulcérés.

- Du calme ! ...

Toujours est-il, les gendarmes peinent à croire leur histoire. Comme aucun témoin direct ne peut conforter la version des deux amis, elle est sujette à caution, en butte à celles des compères affidés qu'ils ont rossés. Un moment pénible s'ensuit, où leurs déclarations sont passés au scanner ; vient enfin, la confrontation. Chacun campe sur ses positions et s'invective. Heureusement, les gendarmes tranchent dans le vif, grondent et menacent plus fort. En leur « palace », ils gardent la main haute sur les débats. Ils finissent par isoler chaque protagoniste dans une pièce et les procès-verbaux, respectifs, sont établis. Nos deux amis pâtissent de l'équivoque. Cependant, la disparition des filles leur sauve un peu la mise : il s'agit des filles du patron : le nommé Crépier, le gros moustachu du bar. Ses filles se sont absentes, soi-disant, et elles sont impossibles à joindre, « choquées, pour sûr ! » : dit-il ... Bizarre ! les gendarmes restent perplexes. Ils aimeraient bien auditionner ces

« victimes » au plus tôt, en ce qui concerne le plus grave délit. En attendant, Francis et Tom peuvent rentrer à leur domicile. Ils devront rester sur le territoire français et répondre à la première convocation.

Le père de Francis vient les chercher alors qu'ils sont bien déboussolés par toute cette cuisine.

- Si cela se trouve, c'est un trafic scandaleux, cette affaire. On détourne votre attention et, ni vu ni connu, on vous vole la voiture, parce que vous transportiez à votre insu, un pactole : de la drogue, des diamants, par exemple !

- Ha ! ha ! tu es un bon scénariste, papa ! Je te reconnais bien là.

- En tout cas, j'espère qu'on ne va pas terminer comme le héros de Midnight Express : dans un cul de bas de fosse !

- Toi, tu vois toujours la vie en rose ! Je te prédis que ces fourbes et ces malfrats seront percés à jour, il n'y a pas de raison...

-----

Quelques jours après, le bon monsieur Crépier reçoit une communication, en provenance d'une ville du Midi, et il gouaille, plus fort que lui, sans se douter qu'il partage sa ligne avec de « grandes oreilles » ou sous-estimant le danger :

- ... Alors, Fincato, ce nouveau bourrin : il tricote extra, comme prévu ?

- Te bile pas, Frédo, c'est un crack ! Avec lui, on va au triomphe ! À propos, comme j'ai bien fourgué le cab, les drôlesses ont eu du rab, elles sont parties piquer une tête aux Baléares et t'envoient le bonjour...

© Jean-Jacques REY, 1999